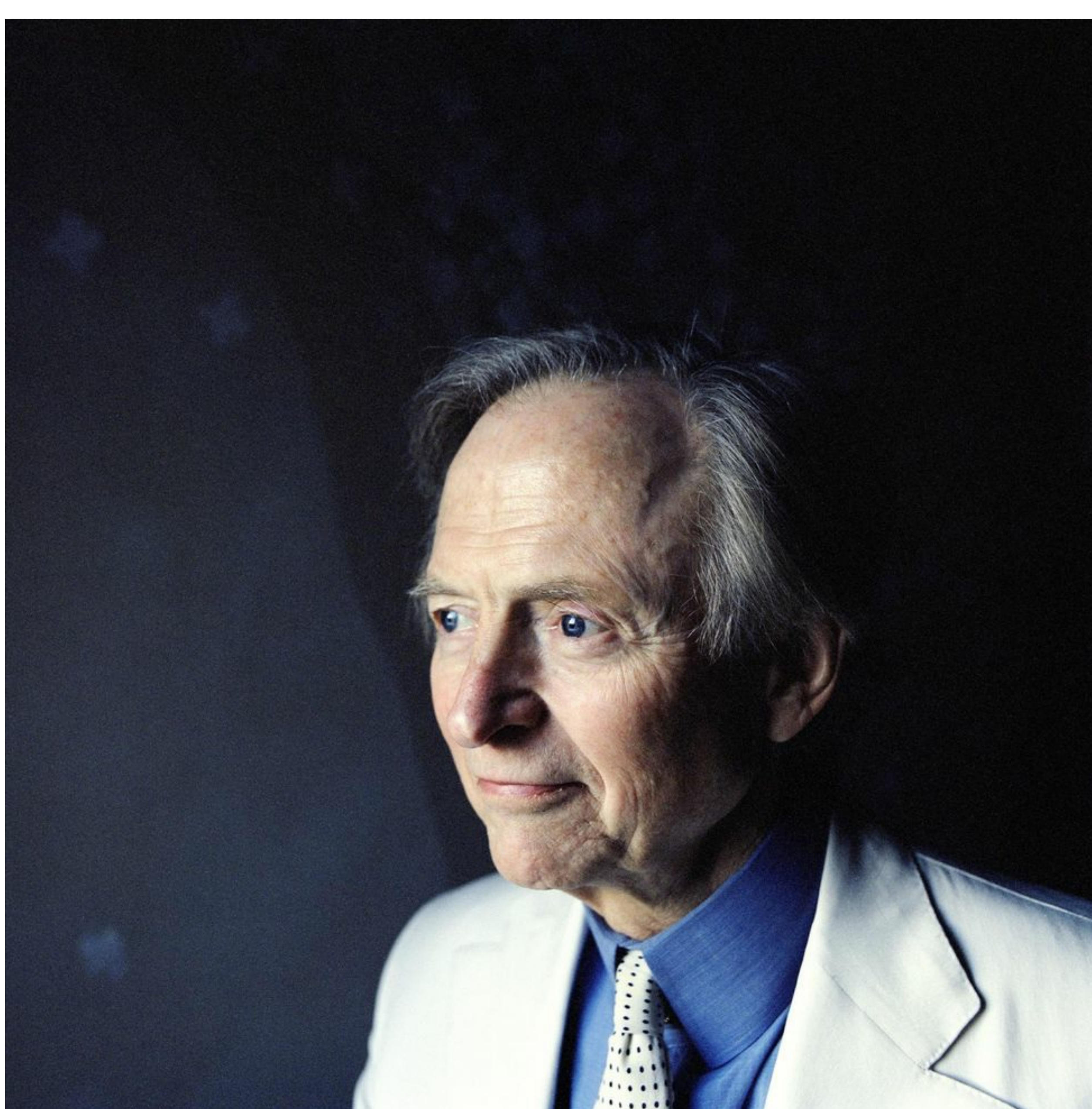


DISPARITION

TOM WOLFE, L'ÉTOFFE D'UN HÉRAUT

Par [Laurent Joffrin \(http://www.liberation.fr/auteur/1867-laurent-joffrin\)](http://www.liberation.fr/auteur/1867-laurent-joffrin)
— 15 mai 2018 à 20:46

L'Américain, tête de file du nouveau journalisme et auteur du «Bûcher des vanités», est mort lundi à 88 ans.



Tom Wolfe, chez lui, à New York, en mars 2013. Photo Jean-Luc Bertini. Pasco

Comme Mark Twain, les aphorismes en moins, il portait en toutes saisons un costume croisé d'une blancheur immaculée, «*non pour être prétentieux*», mais parce qu'il ne détestait pas «*qu'on le remarque*» disait-il. Comme Zola, le génie en moins, il arpentait un carnet à la main des lieux dont il ferait le décor de ses romans. Comme Flaubert, le style en moins, il moquait toujours avec subtilité, mais avec une insistance criante, les travers du progressisme et ne cachait pas sa propension à voter pour des candidats notoirement réactionnaires. Tom Wolfe, mort lundi à l'âge de 88 ans, a néanmoins créé un genre, le «nouveau journalisme», qu'il définissait comme «*une hystérie naturaliste*», mélange d'écriture subjective, de sociologie distrayante, d'enquête maniaque et d'obsession du détail. Il a surtout écrit de retentissants best-sellers - *l'Etoffe des héros*, *le Bûcher des vanités*, *Un homme, un vrai*.

Muscadin

Le premier se changea à l'écran en blockbuster hyperréaliste contant les grandeurs et les vanités de la conquête spatiale américaine, le second en thriller social un peu lourdaud mis en scène par Brian de Palma qui symbolisa les affres et les ridicules de la société new-yorkaise écartelée entre le cynisme de la finance, les errements de la justice et les roublardes croisades menées au nom du communautarisme politiquement correct. Comme journaliste puis comme écrivain, il fut une star adulée, populaire et chic à la fois, même si sa gloire devait se faner quelque peu au tournant du siècle.

Comme l'écrivait(http://next.liberation.fr/culture/2013/03/22/enquete-au-long-cours_890649) Nicolas Demorand dans *Libération*, cet Américain jusqu'au bout des ongles, né en 1930 d'une famille modeste du Sud, monté à New York pour conquérir le monde tel Rubempré, fut «*le dernier écrivain français du XIX^e siècle*». Il revendiquait cet héritage très traditionnel avec hauteur, moquant sans cesse les romans personnels et à ses yeux narcissiques qui foisonnaient dans la littérature américaine. Aux écrivains reconnus, Mailer ou Updike, qui le battaient froid et démolissaient ses romans imités de Dickens ou de Thackeray, il rétorquait que leurs tirages étaient confidentiels quand lui rencontrait un succès populaire écrasant. Sa méthode était celle de Zola, même s'il était loin de l'ambition novatrice du maître, comme de sa torrentielle créativité. Il s'est enfermé dans une chambre froide - avec un crayon parce que l'encre gelait - pour décrire le travail d'un ouvrier de la grande distribution, il a étudié à fond les métiers de ses personnages qu'il décrivait avec une minutie de notaire talentueux, il a sillonné le Sud profond pendant dix ans avant de produire les 800 pages d'*Un homme, un vrai*.

Dandy conservateur à l'élégance de muscadin, vivant dans une retraite new-yorkaise toute de pénombre et de raffinement, c'était aussi un travailleur acharné qui soutenait ses intrigues d'un travail harassant de documentaliste aigu. Son style était populaire, généreux, fluide, émaillé de mille détails, ces «*petits faits vrais*» qui étaient la Bible de son autre maître, Stendhal. Son réalisme allait jusqu'à contrefaire par une écriture phonétique bourrée d'onomatopées irritantes les accents propres à tel ou tel Etat américain ou à telle ou telle classe sociale. Ses reportages pour le *Washington Post*, pour *Rolling Stone* et d'autres magazines branchés ont fait sa gloire initiale. «*Un bon roman*, disait-il, *c'est d'abord du bon journalisme.*»

Verve

Sa description grinçante des «*Fifth Avenue radicals*» (la «gauche caviar») a mis en rage l'intelligentsia progressiste. Il fut même taxé de racisme pour son portrait au vitriol des activistes noirs lancés dans les manœuvres de la politique ethnique. «*C'est simplement parce que j'ai mis les pieds dans le plat. Or les règles des milieux intellectuels de New York, où tout est affaire de conventions, veulent que l'on n'aborde la question raciale qu'à travers des héros noirs ou portoricains irréprochables.*» Il ajoutait, avec une verve quelque peu poujadiste, vouée à une longue postérité dans la dénonciation de la «*bien-pensance*» «*que des gens qui ne sont jamais sortis de leur appartement ou de leur bureau de Manhattan aillent se balader dans le Bronx, alors nous comparerons nos images respectives de New York*», tout en mettant ses détracteurs au défi de trouver dans ses livres la moindre trace de racisme. Et de fait, dans *Un homme, un vrai*, consacré en grande partie aux Noirs du Sud, il fait preuve d'une empathie indiscutable avec les réprouvés de la société américaine.

Wolfe, modeste malgré son dandysme, humble dans le succès, parlant d'une voix fluette et professant un conservatisme sarcastique et tolérant, ne laissera pas une trace majeure dans la littérature américaine. Mais il a distrait des millions de lecteurs par ses romans reportages acides et foisonnants. Il laissera surtout des documents tissés de scènes saisissantes qui sont une bonne partie de la mémoire américaine de la fin du XX^e siècle, quand l'empire en pleine contre-attaque ausculte néanmoins ses déchirures et ses tares avec une lucidité cruelle. ◀

[Laurent Joffrin \(http://www.liberation.fr/auteur/1867-laurent-joffrin\)](http://www.liberation.fr/auteur/1867-laurent-joffrin)